

LE FILM ÉMOTION DE CANNES



PRIX UN CERTAIN REGARD
FESTIVAL DE CANNES



POUR LUI

UN FILM DE
ANDREAS DRESEN

Sophie Dulac Distribution présente

POUR LUI

UN FILM DE ANDREAS DRESEN



Allemagne / 110 min / 1.85 / digital cinema 5.1



PRIX UN CERTAIN REGARD
FESTIVAL DE CANNES

Au cinéma à partir du 4 avril 2012

Dossier de presse et photos téléchargeables sur www.sddistribution.fr

PRESSE
matilde incerti
assistée de jérémy charrier
01 48 05 20 80 / matilde.incerti@free.fr

DISTRIBUTION
SOPHIE DULAC DISTRIBUTION
16, rue Christophe Colomb 75008 Paris
Michel Zana : 01 44 43 46 00

PROMOTION / PROGRAMMATION PARIS
Eric Vicente : 01 44 43 46 05
evicente@sddistribution.fr

PROMOTION
Vincent Marti : 01 44 43 46 03
vmarti@sddistribution.fr

PROGRAMMATION PROVINCE / PÉRIPHÉRIE
Olivier Depecker : 01 44 43 46 04
odepecker@sddistribution.fr



SYNOPSIS

Franck, la quarantaine, en bonne santé, apprend une terrible nouvelle qui va profondément ébranler sa vie.

Comment une famille ordinaire frappée par un évènement extraordinaire va-t-elle apprendre à célébrer, pour lui, la vie avant tout ?...

NOTE DU RÉALISATEUR

Frank et Simone ont réalisé leur rêve. Ils ont une belle vie, deux beaux enfants et une jolie maison en banlieue. C'est un couple à qui la chance sourit jusqu'au jour où l'on diagnostique une tumeur au cerveau inopérable au mari. La famille se retrouve face à la mort.

Pour lui est une histoire extrême et hors du commun. C'est un récit qui célèbre la vie dans la mort elle-même.



ENTRETIEN AVEC ANDREAS DRESEN RÉALISATEUR

La scène d'ouverture est très forte. Dès la première image, nous sommes pris au piège et nous n'avons aucune chance de nous échapper de ce film. Comment cette séquence vous est-elle venue ?

(Rires). Je ne voulais pas de cette scène au départ car elle me semblait déjà vue : un patient attend un diagnostic. Je pensais qu'il fallait néanmoins la tourner pour s'inscrire dans la continuité et aussi pour que les comédiens ne s'arrêtent pas en cours de route ou que les étapes du tournage se déroulent dans l'ordre chronologique. Ensuite, Cooky Ziesche [la co-scénariste] a appelé des médecins avec lesquels nous nous étions précédemment entretenus pour qu'ils y participent. Mais la plupart d'entre eux n'étaient pas prêts.

Non ? Pourquoi ?

Ils ne souhaitaient pas être mentionnés au générique.

Pour quelles raisons ?

Je me suis posé la même question.

Vos films annoncent toujours un rude combat. On ne peut pas prendre un film comme celui-ci à la légère, ni dans l'intention ni dans ce qu'il produit.

C'était l'objectif.

Cherchez-vous à faire tomber les tabous dans vos films ? Il y a trois ans c'était l'amour chez les personnes âgées, ou plutôt, le temps de la jeunesse perdue dans *Septième Ciel*. Aujourd'hui vous évoquez la vie dans une situation où l'on connaît d'emblée la finalité : la mort.

Cela ne m'intéresse pas de briser les tabous. Toutefois, que la vie soit célébrée, même dans ce genre de cas, me paraît être un tabou positif si l'on peut parler ainsi. Mon père est décédé lui aussi des suites d'une tumeur au cerveau il y a dix ans. Il me semble que la mort, du moins pour la génération à laquelle j'appartiens qui approche la cinquantaine, n'a pas encore été évoquée avec tact. Les décès se sont multipliés autour de moi. Il fallait alors que je sois au plus près des choses. J'avais, pour cela, une certaine sensibilité même si cela me déplaisait fortement de pénétrer l'intimité de mes amis. Il y avait un point commun à toutes nos histoires : à un moment, elles disent que les malades méritent la paix. Et la paix, c'est l'instant de la mort.

La paix dans le malheur des hommes face à leur destin...

Tout à fait. Surtout lorsque les malades décident de mourir chez eux. Cooky Ziesche - avec qui je partageais le désir de traiter ce thème - et moi avions d'abord commencé par voir des films qui parlaient de la mort et des disparus.

Souhaitiez-vous voir s'il y avait une œuvre que vous auriez pu réaliser ?

En effet. Mais ce n'était pas l'intention première. Dans la majorité de ces films, la mort servait de prétexte à autre chose. À un séjour à la mer par exemple.

Lequel a le plus retenu votre attention ?

Peut-être *Son frère* de Patrice Chéreau qui compte des scènes incroyablement fortes.

Ensuite, vous avez commencé à tourner le film ?

Non, nous nous sommes renseignés sur le milieu médical. Dans les hôpitaux, les soins palliatifs ou avec le personnel prodiguant des soins à domicile, nous avons énormément parlé. Les accompagnants et les proches des malades se sont beaucoup confiés. Nous avons alors circonscrit l'empire de la mort dans toute son étendue.

Et vous avez débuté le tournage ?

Non. Ensuite, Cooky Ziesche m'a demandé si nous devions nous interrompre. Elle avait l'impression que je ne tiendrais pas jusqu'au bout. Je partageais aussi cet avis. Mais ma détermination a été plus forte.

Comment a commencé le tournage ?

Hors du temps et sans longue planification. Les comédiens sont arrivés en juin et nous avons commencé à discuter des personnages et du déroulement de l'histoire.

Revenons à la scène du début...

Ce jour-là, j'avais volontairement distillé une atmosphère pesante sur le plateau. Il fallait que tout soit centré sur Frank. Milan Peschel, Steffi Kühnert et Uwe Träger ont donc apprivoisé une caméra qui tournait sans interruption. La première prise durait quarante minutes ; j'en étais bouleversé. C'était absurde : j'étais debout, le casque sur les oreilles et avec Steffi, les larmes me sont montées. J'avais déniché quelque chose d'extrême... Je savais que le film débiterait ainsi. Le mélange de grande objectivité et d'empathie de ce médecin ! Et les longues pauses qu'il prenait dans sa diction ! Comme s'il nous donnait d'emblée l'espace du film. Je dois admettre que j'avais l'intention de poser mon tout premier plan sur lui car je pensais que c'était la seule manière d'être juste. J'avais tort. Par chance, Uwe Träger restait toujours aussi fort et là, un coup de fil nous a ramené à la réalité, juste à ce moment extrêmement sensible et délicat.

Et le médecin Uwe Träger ne s'est pas du tout décontenancé. Il a formidablement réagi à cette interruption.

Oui, c'est vrai. C'était incroyable. J'ignore comment notre film pourrait être perçu à ce sujet. Mon vieux portable ne se serait peut-être pas détraqué en octobre, lorsque nous avons commencé à tourner...

De là, vient l'idée des auto-applications de l'i-Phone de Frank sans lesquelles le film serait beaucoup moins fort ?

Oui et je n'étais toujours pas d'accord là-dessus. Milan les a développées pour lui tout seul, parfois même après les prises. Et c'est grâce à cela que nous avons été d'une grande justesse sur certaines scènes, notamment lors de la conversation nocturne entre Frank et sa tumeur. Ou au moment où Frank fait sa propre rubrique nécrologique en jetant un regard rétrospectif sur les deux parties achevées de sa vie : celles qu'il doit une nouvelle fois affronter en rêve.

Vous avez une nouvelle fois failli supprimer cette séquence. Vous devez être très dur avec vous-même pour remettre si violemment en cause chacune de vos scènes.

Je le suis, en effet. Nous avons désespérément cherché à insérer au montage des séquences auxquelles je restais attaché. Celle des cochons d'Inde et des lapins nains me plaisait beaucoup. Mais cela ne collait pas avec le ton que je souhaitais donner. Le dernier entretien de Frank avec sa tumeur ne convenait pas non plus, ce qui a donné lieu à la rencontre silencieuse avec la mort que je trouve dix fois supérieure en intensité dramatique. À la fin, nous n'avions pas moins de quatre-vingt heures de rushes. Ça en fait de la matière !

Comment vous est venue l'idée de laisser la tumeur de Frank se produire dans l'émission d'Harald Schmitt ?

C'est le fruit d'heures entières de négociation avec l'équipe. Jörg Hauschild, mon monteur, m'a dit bien après que nous irions tout droit en enfer. Je devrais y penser plus souvent.

Parce que cela dépasse toutes les limites, comme les diverses significations de ce film. Mais ne risquez-vous pas ainsi d'ôter à la mort le respect que l'on est en droit d'attendre et sur lequel réside toujours un certain droit de représentation ?

Sur le franchissement des limites, je ne dirai rien. Pour le reste, je n'accepte tout simplement aucune pitié. Sous cette apparente désinvolture, il y a évidemment beaucoup de gravité.

Harald Schmitt aurait dû avoir cette idée depuis longtemps : interviewer une tumeur.

Oui, il a été remarquable. Il a fonctionné avec le cancer de Frank - interprété par Thorsten Merten - comme avec n'importe quel invité : dix minutes de briefing avec la rédaction avant l'émission. Le plus dur a été de le joindre personnellement. J'ai dû affronter tout son staff.

Parlons de l'un des principaux personnages que nous n'avons pas encore évoqué : la maison. Je dirais même de son aspect. Le fait qu'elle endosse le rôle de la Nature nous rappelle que nous n'appartenons à rien d'autre. Elle atteint notre système neuro-végétatif. L'année trépassé en passant par la fenêtre et l'homme l'accompagne. C'est à la fois d'une extrême gravité et d'une grande beauté.

Trouver cette maison a été aussi compliqué que de faire interviewer la tumeur de Frank par Harald Schmitt. Elle ne devait être ni trop grande ni tape-à-l'œil pour que l'on puisse, à tout moment, y voir un habitat douillet où des petites gens se sont nichés.



On en revient donc à l'idée qu'aucun souci ne peut y surgir brusquement...

Et aussi qu'on doit y rembourser ses emprunts, ce qu'on ne peut plus faire aujourd'hui. À l'intérieur, apparaît de toute façon un manque qui fait passer cette maison du rêve au cauchemar. Je connais ce genre d'histoires grâce à mes enquêtes. Et c'était ça ! Avec Cooky, nous savions immédiatement ce que nous allions voir. Pour un film qui se déroule à plus de quatre vingt pour cent en intérieur, c'était notre seule espoir. Cette vue sur le pré et sur ces arbres qui avaient l'apparence d'un cerveau... Et le lit du couple qui se dresse devant ce paysage... D'un coup, tout est devenu si mêlé...

Peut-être ce futur acheteur a-t-il mis longtemps à se décider car il ne souhaitait pas subir la présence invisible de la mort en ces lieux ? La mort n'affecte-t-elle pas toujours les vivants ?

Pour le premier point sûrement : nous nous sommes rencontrés trois jours avant le tournage pour parler du sujet. Je ne peux en dire plus. Pour le reste, je ne dirai presque rien sur le souhait que l'âme de ma mère et de celle de Peter Rommel [le producteur] reposent en paix. Elles n'auraient jamais pu endurer cela.

La personne a-t-elle acheté la maison pour se libérer du film ?

À ce jour précis, je pense que oui. Sinon, elle s'en serait de suite affranchie. Par ailleurs, d'autres ont vécu là avant que nous ayons eu le droit d'y installer notre équipe. Moi, je considérais cet espace comme un présent qui conciliait ma conception du film et la manière dont la famille Lange pouvait y vivre. Toutefois, comme nous étions là de notre propre chef, nous avions du mal à nous projeter la chose en tant que prioritaires : "Aujourd'hui l'achat, demain la dépression"... C'était inconcevable. Nous avons donc arrêté notre choix. Ensuite, Peter Rommel et moi avons entamé des démarches pour recevoir des aides financières.

Vous voulez sûrement parler d'aides financières pour l'investissement immobilier. Est-il difficile d'imaginer le matin que l'on va posséder une maison l'après-midi ou alors pas du tout ?

Absolument pas. La maison a tout fixé. Et le jour où nous avons voulu filmer l'agonie de Frank, il a neigé. C'était si doux, si pur ! Avez-vous conscience de ce que cela nous a coûté de mettre en place tout cela ? Peut-être que celles et ceux qui croient aux miracles sont les plus réalistes finalement.

Comment avez-vous convaincu Petra Anwar, médecin à domicile, de participer ce film ?

Petra Anwar est arrivée sur le tournage comme un ange. Elle ne voulait rien en échange. Et lorsqu'on la voit à l'écran, on imagine bien ce que signifie pour une telle dame de ne rien réclamer. Certes, nous avons dû insister pour qu'elle nous rejoigne. Mais nous sommes restés patients et diplomates. J'ai eu énormément de chance.

Steffi Kühnert et Milan Peschel n'avaient jamais encore travaillé ensemble. Vous-même n'aviez jamais collaboré avec le comédien principal. Comment avez-vous choisi les deux acteurs ?

J'ai su qu'ils étaient les bons. Tous deux fonctionnent très concrètement, dans la plus petite de leur réaction comme dans la manière de mettre leurs jeux à l'unisson. Steffi et Milan sont si sensibles et en même temps totalement dénués de sentimentalisme... Je n'aurais jamais pu imaginer d'autres comédiens pour ces rôles.



ENTRETIEN AVEC MILAN PESCHEL COMÉDIEN

Vous interprétez Frank Lange, un homme encore jeune et heureux en ménage à qui l'on diagnostique le pire mal. Comment vous êtes-vous préparé à ce rôle ?

Il fallait d'abord esquisser les contours, comme en peinture. Au début, je n'étais pas à l'aise avec l'idée d'appriivoiser la mort. Moi comme Steffi Kühnert d'ailleurs - ou Frank et Simone Lange, nos personnages. Le plus important, pour moi, a été le travail avec Andreas Dresen. Je désirais m'y consacrer entièrement.

Bien que votre emploi du temps ait été particulièrement rempli. Tout a été très rapide.

Oui, on peut le dire. Nous avons tourné jusqu'en novembre. Ensuite, j'ai dû monter sur les planches pour animer la Pologne de Lubitsch dans *To be or not to be* puis enchaîner avec ma mise en scène du *Fantôme de Canterville* d'Oscar Wilde, au Theater an der Parkaue de Berlin. J'ai mené tous ces projets à bien. J'ai même pu jouer devant les Polonais.

Avez-vous su tout de suite comment endosser le rôle de Frank ?

Ce film a été une surprise d'un bout à l'autre. Tout est devenu clair lorsque j'ai commencé à tourner et je me suis intuitivement coulé dans la peau du personnage. Des amis m'ont dit rétrospectivement que je paraissais étrangement déprimé cet hiver-là. J'aurais, dit-on, souhaité que tout cela cesse.

On peut également penser que seul l'immortel est en bonne santé. Frank Lange n'aurait jamais pu souhaiter l'être.

Bien sûr que non. Et c'est un vif souvenir. J'ai pu approcher au plus près l'intimité de Frank Lange. Comprenez-moi bien, je peux appréhender un rôle normalement. La direction que l'on prend pour interpréter un personnage n'est pas forcément liée à sa propre souffrance.

Frank a-t-il souffert d'une manière différente de celle que vous imaginiez ? Qu'avez-vous appris sur la maladie et la mort ?

C'est peut-être plus intime que ce que je pensais. Il s'agit d'une fossilisation intérieure et d'un processus totalement silencieux. Je me suis dit d'emblée : "le moins est le mieux."

Vous avez d'ailleurs été encadré par des professionnels pour ce rôle. Madame Anwar, l'accompagnante des derniers instants, vit au quotidien la situation qu'elle affronte dans le film. Avez-vous craint son opinion ?

J'ai immédiatement été mis en situation lorsqu'elle est arrivée sur le plateau. Comment humer la mort d'aussi près ? Le moment où elle s'assoit sur mon lit est l'une des plus belles scènes du film pour moi. L'artifice et la réalité se sont confondues car Petra n'était pas comédienne - et nous ne jouions pas, nous étions d'une totale sincérité. Cela a été la même chose avec Otto Mellies qui interprète mon père. Au moment où il arrive à mon chevet, nous avons conscience qu'on ne vivrait cela qu'une seule fois. L'affaire n'était pas mince... La séquence a gagné en intensité : elle est une lueur dans la mort bien qu'elle m'ait donné les pires difficultés.

Et avec Steffi Kühnert, avez-vous eu l'impression de jouer ?

Dès le début, nous avons pu oublier que nous interprétons des personnages. Nous n'avions encore jamais travaillé ensemble. Andreas en avait conscience et il nous a tout de suite conditionnés. Il a un don pour cela.

Vous dites "le moins est le mieux". Toutefois, est-il possible d'interpréter, comme vous l'avez indiqué, la "souffrance nue" et la "fossilisation intérieure" car l'enjeu du film réside dans la vérité des situations ?

Oui. C'est pour cela que nous avons dû faire comme si cet affreux cancer existait. D'une certaine manière, il était bien là. De fait, il ne pouvait y avoir aucune préparation. C'est là que l'on ressent l'urgence d'appriivoiser la mort en se disant qu'il ne nous reste aucune chance. Évidemment, il ne faut jamais délaissier le point de vue de la fiction mais lorsqu'on veut évoquer aussi frontalement la maladie, sans passer par des intrigues secondaires, on est obligé de se mettre en condition : de croire que quelque chose peut arriver à tout moment. En l'occurrence, cette tumeur. Est-ce un coup du sort ? En tout cas, je devais accepter l'inconfort et la complexité d'une telle situation.

Comme Frank Lange, vous avez deux enfants qui ont à peu près l'âge de Lilli, votre fille dans le film. Mais tous deux ont vu *Pour lui* lors de la projection du film à l'équipe.

Oui mais je les avais préparés. Même si l'on est au plus près de la réalité, tout reste une mise en scène, c'est ce que je leur ai expliqué. Pour moi, c'est important qu'ils soient conscients du monde. Et je mets tout en œuvre pour qu'ils fassent la part des choses entre mon travail et moi.

Dans la vie, pensez-vous souvent à la mort ?

Non, sinon je ne vivrais plus. Avoir conscience que la vie est le plus beau cadeau qui soit me semble primordial. Je pense que l'on appréhende la mort uniquement quand on se sent prêt. Enfin, si on l'est vraiment un jour.

Comment avez-vous réussi à quitter le personnage de Frank ? S'est-il mué en autre chose ?

Oui. Pour moi, *Le Fantôme de Canterville* a été une excellente transition.

Le fantôme ou le personnage de *Ruben* que vous avez interprété sur scène. Encore une façon d'évoquer la mort...

Effectivement, après ma disparition pour Andreas, je suis devenu un esprit pour la scène.

À PROPOS D'ANDREAS DRESEN RÉALISATEUR

Andreas Dresen est né en 1963 à Gera, en Allemagne. Il commence par travailler dans le théâtre, dans les années 1980 et poursuit des études de cinéma à la HHF Konrad Wolf de Potsdam-Babelsberg. En 1992, il réalise son premier long métrage : *Stilles Land*. Puis il débute une carrière de scénariste et de réalisateur pour la télévision. Il signe par ailleurs la mise en scène de nombreuses pièces de théâtre.

Andreas Dresen est l'un des réalisateurs allemands les plus respectés de sa génération. Ses œuvres ont reçu de multiples récompenses. *Whisky avec vodka* a notamment reçu le Prix de la Mise en Scène du Festival de Karlovy Vary avant d'être nommé aux Prix du Film Allemand, dans les catégories "Meilleur Acteur" et "Meilleur Scénario". *Septième Ciel* a été sélectionné au Certain Regard à Cannes en 2008 où il a été couronné d'un Prix-Coup de Cœur. Le film a ensuite obtenu les Prix du Film Allemand pour le Meilleur Film, le Meilleur Réalisateur et la Meilleure Actrice. *Un été à Berlin* a été distingué du Prix du Meilleur Scénario au Festival de Saint-Sébastien et par celui de la Meilleure Interprète au Festival de Chicago. *Grill Point* s'est vu décerner l'Ours d'Argent (Grand Prix du Jury) à la Berlinale, en 2002. *Rencontres nocturnes* a également valu à Dresen le Prix du Meilleur Jeune Réalisateur au Festival de Valladolid. Plus récemment, *Pour lui* a été honoré du Prix Un Certain Regard au Festival de Cannes 2011.

FILMOGRAPHIE

- 2011 **Pour lui** (Halt auf freier Strecke)
- 2009 **Whisky avec vodka** (Whisky mit Wodka)
- 2008 **Septième Ciel** (Wolke 9)
- 2005 **Summer in Berlin** (Sommer vorm Balkon)
- 2004 **Willenbrock, le roi de l'occase** (Willenbrock)
- 2002 **Herr Wichmann von der CDU** (documentaire)
- 2001 **Grill Point** (Halbe Treppe)
- 2000 **L'Inspectrice de police** (Die Polizistin) - TV
- 1998 **Rencontres nocturnes** (Nachtgestalten)
- 1997 **Raus aus der Haut** - TV
- 1992 **Stilles Land**

À PROPOS DE MILAN PESCHEL COMÉDIEN

Milan Peschel est né en 1968 à Berlin-Est. Après ses études d'art dramatique à l'Académie Ernst Busch de Berlin, il se produit sur les planches de la Neue Bühne Senftenberg et du Hans Otto Theater de Postdam. De 1997 à 2008, il est membre de la Volksbühne berlinoise. Il a également joué au Thalia Theater de Hambourg et au Festival de Salzbourg. Il a notamment collaboré avec des réalisateurs tels que Dimiter Gotscheff, Armin Petras et Frank Castorf. Ses débuts au cinéma dans *Tout ira bien* lui ont valu une nomination aux Prix du Film Allemand. Par ailleurs, il est apparu dans de nombreux téléfilms et séries outre-Rhin. Milan Peschel se produit régulièrement, depuis 2007, comme comédien et metteur en scène au Gorki Theater et au Theater an der Parkaue de Berlin.



À PROPOS DE STEFFI KÜHNERT COMÉDIENNE

Steffi Kühnert est née en 1963 à Berlin-Est. Elle a suivi les cours d'art dramatique d'Ernst Busch avant de travailler pour les plus grandes scènes germanophones : le Burg Theater de Vienne, la Schaubühne et le Deutsches Theater de Berlin, le Berliner Ensemble, le Schauspielhaus de Bochum ou encore le Residenz Theater de Munich. Elle a notamment été dirigée par des metteurs en scène tels que Leander Haussmann, Falk Richter, Benno Besson et Luc Perceval. En 1993, Steffi Kühnert reçoit la Croix du Mérite de l'État Fédéral pour l'ensemble de ses interprétations. Elle a récemment participé au *Ruban blanc* de Michael Haneke. *Pour lui* constitue sa troisième collaboration avec Andreas Dresen, après *Septième Ciel* et *Grill Point*.

ENTRETIEN AVEC UWE TRÄGER

MÉDECIN-CHEF DU SERVICE DE NEUROCHIRURGIE DE LA CLINIQUE ERNST VON BERGMAN DE POTSDAM

Le fait que vous soyez authentique capte le spectateur d'emblée. Comment Andreas Dresen vous a-t-il convaincu, vous, le médecin-chef du service de neurochirurgie de la clinique Ernst Von Bergmann de Potsdam, de participer à ce film ? Très simplement. Le lundi, son assistante m'a appelé. Deux jours après, il est venu me voir. Et le jeudi, nous avons commencé à tourner.

Aussi simplement ? Sans aucune réserve ?

J'avais des réticences et une partie de moi me poussait à dire non. Mais j'ai finalement accepté surtout parce que c'était Dresen et qu'il était un cinéaste que j'aimais beaucoup. J'étais à la fois curieux et en totale confiance.

Vous ne vous ne connaissiez pas personnellement ?

Non.

Vous a-t-il semblé difficile d'interpréter soudainement la gravité qu'impose votre profession au jour le jour ?

Je n'ai rien interprété. J'étais happé par ce que les deux formidables comédiens donnaient. Lorsque je suis allé dans le couloir, dans le coin où les vrais patients attendent aussi et que j'ai annoncé "Monsieur Lange", je ne connaissais personnellement ni Steffi Kühnert ni Milan Peschel. La petite hésitation que j'ai eue en prononçant le nom fictif du personnage a été mon seul jeu.

Saviez-vous qu'Andreas Dresen souhaitait tourner cette scène à l'endroit où les patients attendent leur diagnostic pour donner cette impression de réalisme ?

Sur le chemin que vous seul et vos patients peuvent prendre...

Il m'a dit qu'il ignorait s'il se servirait du matériel médical ou pas. À la vue des caméras, mes patients ont juste souhaité savoir s'il y avait une enquête ou un reportage qui leur était consacré. C'était la procédure habituelle. La veille, les deux acteurs s'étaient rendus dans le service de neurochirurgie d'un autre hôpital. Les patients n'ont rien demandé de plus. Ce n'était pas leur rôle.



DISTRIBUTION

Steffi Kühnert	Simone Lange
Milan Pecshel	Frank Lange
Talisa Lilli Lenke	Lilli
Mika Nilson Seidel	Mika
Ursula Werner	la mère de Simone
Marie Rosa Tietjen	la sœur de Simone
Otto Mielles	le père de Frank
Christine Schorn	la mère de Frank
Thorsten Merten	la tumeur
Inka Friedrich	Ina

FICHE TECHNIQUE

Réalisation	Andreas Dresen
Scénario	Andreas Dresen et Cooky Ziesche
Production	Peter Rommel pour Pandora Film avec la participation d'Arte
Direction de production	Peter Hartwig
Image	Michael Hammon
Montage	Jörg Hauschild.
Son	Peter Schmitt
Costumes	Sabine Greunig
Mixage	Ralf Krause
Distribution France	Sophie Dulac Distribution

